

SexNegative ?

Le SEUM Collectif¹



Illustration : Georgia O'Keeffe - Jimson Weed, 1936.

Trigger Warning : Ce texte contient des descriptions de *viol*.

1. <https://leseumcollectif.wordpress.com/>

Nous avons choisi de présenter deux textes qui montrent le débat actuellement en cours, au sein du Seum des meufs, sur la question du sexe hétéro.

« C'est une réalité pour les femmes que d'avoir à composer sans cesse avec le sexe forcé au cours d'une vie normale. Le sexe imposé, habituellement le coït, est un enjeu central dans la vie de chaque femme. Elle doit **s'y plaire ou le contrôler ou le manipuler ou y résister ou l'éviter** ; elle doit développer une relation au sexe imposé, à l'insistance masculine sur le coït. Les femmes vivent dans un contexte de sexe forcé. C'est la réalité, par-delà toute interprétation subjective. »
— Andrea Dworkin

Premier texte

Laquelle d'entre nous n'a jamais été confrontée au sexe forcé au cours de sa vie ? Pour beaucoup de femmes, le sexe forcé commence dès le premier rapport, souvent vu comme une sorte de contrainte, un passage obligatoire. Même quand on en a envie, la « première fois » est souvent appréhendée, perçue comme intrinsèquement violente ; on se renseigne à droite à gauche pour savoir si machine a eu mal, on lit des trucs sur des forums ou des magazines pour choper des techniques pour ressentir le moins de douleur possible, on croise les doigts pour pas avoir mal, ni honte, pour que ça aille vite, pour que ce soit derrière nous. Très jeunes on est confrontées à l'insistance des mecs qui réclament du coït, mettent une pression de dingue avec ça, quand la pression ne vient pas d'ailleurs, de la

société dans son ensemble qui a l'air de nous marteler chaque jour qu'il faut nécessairement être « sexuellement active » pour être cool, socialement acceptable.

En réalité, le premier rapport hétéro c'est le début d'une longue vie de contraintes face à l'exigence de coït, mais aussi de stratégies qu'on imagine, qu'on teste, qu'on met en œuvre. Pour survivre une vie entière marquée par le sexe imposé.

« Je ne trouve pas que ma première fois ait été violente au sens physique du terme, par contre je suis sûre qu'elle a été à 100 % forcée. J'ai été forcée au sexe, forcée même si j'étais consentante ; je souffrais d'être la dernière de mes copines à pas avoir baisé, je souffrais de mon image de meuf-vierge-pas-cool. Du coup j'ai fait ça bourrée avec le premier mec venu, absolument pas par envie mais parce qu'il fallait que ça soit fait, je l'ai vraiment vu comme une sorte d'obligation pour me libérer d'un poids, qu'on me foute la paix avec ça. Autour de moi, j'ai souvent entendu des copines dire qu'il allait falloir qu'elles « passent à la casserole », j'ai vu des potes se forcer pour leur mec, j'en ai aussi vu certaines dire non, mais se plaindre du coup de l'insistance de leur copain. Dès le début ça part mal. »

« De ma première fois, je me rappelle surtout du malaise et de la peur. Malaise face à la mère du garçon qui, du rouge à lèvres sur les dents, a lâché un commentaire déplacé en sortant. Malaise d'avoir caché ma virginité jusqu'à la dernière seconde de la dernière minute, quand j'ai dit doucement "au fait, je l'ai jamais fait". Peur qu'il se moque, qu'il m'engueule, qu'il parte. Malaise ensuite de ce grand corps odorant sur le mien, que je voulais pas et qu'en même temps j'avais choisi, rationnellement, comme celui du garçon le moins pire, le moins violent. Et puis la peur qui a suivi la gêne, quand il s'est retiré, qu'il a dit "c'est fini, hein".

Une minute, j'ai été terrifiée de devoir recommencer, que ça n'ait "pas marché" et qu'il faille de nouveau me soumettre à l'exercice pour être une ado acceptable. Alors forcée, oui. Mais pas tellement par lui. »

Elle doit s'y plaire

« La culture populaire, celle des films et des séries télé, ne montre plus que des « rapports » qui se réduisent à une pénétration pénile aussi brève que brutale. La différence avec « avant », c'est qu'avant les femmes étaient supposées ne pas aimer « l'acte sexuel ». L'acte sexuel est resté le même – le coït décrit plus haut – mais aujourd'hui les femmes sont censées le demander ». Ce que dit ici Delphy, dans la préface du bouquin de Dworkin, c'est que la perspective change face à ce qui est attendu des femmes dans le sexe imposé.

Maintenant, les meufs sont poursuivies par la peur d'être des *mal-baisées*. Curieusement, le fait d'être *mal-baisée* n'est pas insultant pour le baiseur, mais pour la baisée : c'est un terme dépréciatif pour les femmes, suggérant non pas que leur mec est nul au pieu mais que ce sont elles les relous qui savent pas apprécier, qui sont juste des frustrées de la teuch, rendues aigries par leur vie sexuelle nulle. Alors on va lire des magazines féminins pour apprendre à éprouver du plaisir (mais surtout à en donner), on va sur des forums pour devenir la meilleure suceuse, pour pas qu'il parte, pour se sentir douée, forte, exceptionnelle presque. On en fait des caisses pour ne pas incarner, même à nos propres yeux, le cliché de la féministe frigide, pour faire la meuf libérée (libérée de quoi ? pas du coït obligatoire en tous cas), pas comme ces autres qui elles, ont trop souvent la migraine, ces connes. On fait genre que ça nous plaît, la bite, on se persuade de kiffer, pour pas se prendre en pleine gueule le fait que, **qu'on aime ou pas baiser des mecs, on va devoir le faire de toute façon**. Une forme d'auto persuasion que l'arme du

dominant peut se mettre au service du dominé, voire, carrément, renverser le rapport de domination. C'est fou les illusions dont on doit se bercer pour pas péter un câble : toutes les fois où on a fait semblant de jouir, simulant pour l'autre mais aussi peut-être pour nous. Se plaire dans le coït pour pas se foutre sous un bus en pensant à tous les rapports forcés ou extorqués qu'on a subi et qu'on va continuer à subir.

Quelque part, c'est rationnel, de chercher à s'y plaire, c'est de la survie : **puisque'on doit y passer, puisque'on va y passer, qu'on le veuille ou non, pourquoi ne pas tenter vainement d'y trouver notre compte** ? Si on bouge comme ci ou comme ça, on ressent un peu quelque chose. Pas autant que tout seule (ce qui devrait franchement nous mettre la puce à l'oreille) mais quand même. Et puis, ça fait du bien de voir le désir dans les yeux de l'autre, ça veut dire qu'on est pas si merdiques et inutiles que ça. Tous ces efforts, tout ce travail pour faire d'un moment obligé quelque chose de vaguement valorisant (via le désir de l'autre, pas le nôtre), de satisfaisant, de plaisant **pour nous aussi**.

« J'avais un ex qui me demandait souvent « ça te plaît ? » pendant qu'on baisait. A l'époque je trouvais que c'était une attention plutôt touchante : au moins ça changeait des mecs qui ramonaient comme des brutes sans se soucier le moins du monde que ça me plaise ou non. Maintenant je me demande si ce « ça te plaît » n'était pas une sorte de question rhétorique (d'ailleurs je ne me rappelle pas avoir jamais répondu autre chose qu'un « oui » un peu gêné), une injonction à me faire dire que oui, ça me plaisait, à le manifester très franchement, histoire de bien le rassurer, de dissiper toute ambiguïté. En m'imaginant rétorquer « non, là honnêtement je m'emmerde », j'ai compris combien cette question n'appelait absolument pas cette réponse ».

« Je me rappelle que d'une seule relation ou je m'y plai-

sais vraiment et c'était un mec que je baisais dans un hôtel, quand je voulais, qui partait quand je lui demandais, qui accourait quand je l'appelais. Est ce que c'était vraiment bien ? Ou est ce que ce qui était chouette là dedans c'était pour une fois, une seule fois, d'avoir l'impression de prendre des décisions ? D'avoir le contrôle ? De ne plus subir ? Est ce qu'en lui donnant rdv le samedi à minuit dans un hôtel du 13eme, c'était pour prendre mon pied dans le coït ou pour le plaisir d'avoir l'impression de dominer un peu ma vie sexuelle ? De prendre ma revanche, cette fois, avec ce garçon sex-toy ? Je me souviens aussi de toutes les fois où je profitais d'être enivrée pour prendre l'initiative et je me demande maintenant si ce n'était pas un moyen de me donner de la force ou une manière de me persuader que je décidais des conditions. »

Elle doit le contrôler

Le sexe forcé a ceci de vicieux qu'il nous laisse parfois la possibilité de dire non, de refuser. Des mecs qui assurent ne pas vouloir te forcer si tu en as pas envie, il y en a un paquet. Les meufs qui n'aiment pas le coït endossent alors un rôle bizarre de gestionnaire du sexe forcé : le « rapport sexuel » dépend de son approbation ou de son refus, il se transforme en une sorte d'éternelle requête masculine à laquelle il faut donner une réponse, positive ou négative. **Alors on calcule : le faire ce soir, c'est toujours ça de moins à faire demain.** Cette forme de « contrôle » permet au moins de ne plus subir silencieusement le sexe à tout moment, mais a le désavantage d'engendrer beaucoup de culpabilité mêlée d'angoisse à l'idée de passer pour la frigide de service, pas assez satisfaisante et performante.

« Mon ex voulait tout le temps baiser, mais si je m'étais vraiment écoutée, tout avoué, j'aurais dit non quasiment

à chaque fois, parce que je n'ai jamais pris aucun plaisir, en un an et demi de relation. Du coup je finissais par faire mon petit calcul, à doser le nombre de baisers que je lui accordais : jamais non trois fois de suite, parce que c'est chaud quand même, jamais moins d'une à deux fois dans la semaine. J'avais l'impression d'avoir le contrôle mais en fait c'était beaucoup moins évident que ça : je devais subir des chantages subtils, très finement amenés, qui influaient sur ma décision. Je me rappelle d'une fois où je m'étais excusée, comme coupable, et lui avais fait partager ma crainte de le frustrer. Il s'était retourné en lâchant un simple : « c'est le cas », pas vraiment agressif mais assez revanchard pour m'empêcher d'être pleinement sereine. Parfois aussi il me parlait de son ex, qui apparemment avait envie tout le temps, il me racontait que souvent ils baisaient deux, trois fois d'affilé. Je l'écoutais en étant rongée de culpabilité à l'idée de ne pas lui offrir la même chose. »

« Avec un de mes ex, très demandeur et le mot est sympa pour lui, c'était comme ça. Des années d'arbitrage entre le temps et l'énergie dépensés à dire non et la durée, finalement et heureusement assez faible, du coût, 5 minutes au plus pour être enfin tranquille. Je me rappelle avoir inventé le "p'tit coup vite fait" avec lui. M'être laissée prendre, des dizaines de fois, le ventre collé au plan de travail, les yeux dans le vague face au placard de la cuisine – qui aurait d'ailleurs besoin d'un peu de rangement, je le ferai dimanche, tiens –, à compter les coups de butoir, à calculer quand ce sera fini, à anticiper l'accélération, le rôle pour enfin pouvoir m'essuyer, remonter mon jean et reprendre mes activités. Je trouvais que c'était une bonne technique, que ça me permettait de contrôler les viols (que j'appelais

“rapports” à l’époque), leur durée, leur fréquence, leur intensité. Et puis surtout, 5 minutes face au placard, c’était pas cher payé pour avoir la paix, pour pas qu’il fasse la gueule, pour pas qu’il se plaigne à demi-mot. Il avait des besoins, que voulez-vous. J’ai jamais rangé le placard, je suis partie avant, maintenant que j’y pense. »

Elle doit le manipuler

Puisque les mecs sont obsédés par la baise et nous l’imposent, autant s’en servir pour leur soutirer quelque chose. Ça peut être de l’argent ou des services ou encore des avantages en nature ; pourquoi se faire chier, au fond, à subir du sexe forcé sans rien en retirer du tout ? Puisque c’est obligé et que se persuader que ça nous plaît vraiment c’est difficile, on met des moyens alternatifs en place. On se convainc qu’on en tire un autre profit, qu’on y est gagnantes, en tous cas, on essaye.

« Je me rappelle de ma mère, un jour, qui avait dit, en pliant le linge, qu’elle m’avait enfin obtenue l’autorisation paternelle de partir seule en vacances avec mes copines. Elle était là, avec une grande serviette verte dans les mains. “Et ben tu vas être contente, il a dit oui pour les vacances. Bon, j’ai du y passer mais bon, c’est ok.” Je suis pas sûre qu’elle s’en rappelle mais moi je m’en souviens très bien, de ce moment. Et je devais avoir quoi, 15, 16 ans ? Elle avait l’âge de ma meilleure amie aujourd’hui. Et sans y faire gaffe, elle désignait le viol conjugal comme un moyen d’obtenir quelque chose, pour nous ou pour elle. Est-ce qu’elle avait conscience de ce qu’elle avait donné pour obtenir ça pour moi ? Ou est ce qu’elle était persuadée d’avoir finalement tourné les choses à son avantage, qu’elle avait obtenu ce qu’elle voulait, ce que je voulais ? Je me

souviens en tout cas avoir eu le sang glacé, d'un coup, par ces mots lâchés sans y penser et qui faisaient pourtant déjà écho à ma toute petite expérience sexuelle de l'époque. Et m'être demandée si elle l'utilisait souvent, vaguement écoeurée. »

Elle doit y résister

Dire non, c'est déployer des arguments invraisemblables ; c'est aussi devoir faire face aux arguments d'en face, souvent non moins invraisemblables. Le rapport sexuel, qu'on t'a présenté à longueur de films et de séries comme l'acte le plus spontané et pulsionnel du monde, devient alors conditionné par un mini-débat pénible, dans lequel tu te retrouves à écouter une plaidoirie tellement naze que tu te demandes comment on peut encore avoir sincèrement envie après ça.

Résister au coït forcé, s'opposer à l'insistance, verbalisée ou non, ça demande en fait une force qu'on n'a pas toujours. Quand y a pas moyen de faire semblant de dormir ou d'avoir un truc urgent à faire, quand on a déjà dit trop de fois cette semaine qu'on était "pas bien en ce moment" quand on est prise de court, qu'on n'a pas le temps ou l'énergie d'inventer une excuse suffisamment crédible pour éviter le coït forcé, il faut dire non. Un non franc et massif, un non honnête, un non qui tient la route. Enfin, il faudrait. Parce que, clairement, il y a une salle de bains, la version mobile de youporn, du lub dans le placard. **Rien ne devrait nous contraindre**, ni bouderie, ni propos blessants, ni vagues menaces, ni récriminations. Et pourtant, on est là, à essayer – trop souvent vainement – **de faire accepter le non** qu'on a pourtant enfin prononcé.

« J'avais un plan cul qui passait souvent chez moi. Un soir, après une fête, il était resté dans l'espoir qu'on baiserait, mais je l'avais prévenu que j'avais pas envie. Quand tout le

monde s'est cassé, il s'est montré grave insistant, essayait de remonter ma jupe, mais rien à faire, je lui ai dit de se casser, que ce soir c'était non. Il m'a sorti des « alleeeeeez » de petit enfant capricieux, ponctués d'arguments hallucinants : « je te jure, ça sera rapide » ou « je te promets, tu sentiras presque rien ». Il aurait assumé de me violer en toute détente. Avec mon ex, avec lequel j'étais cette fois-ci dans une « vraie relation », j'avais essayé de résister d'une autre manière. On était dans mon lit, j'avais refusé ses avances, ça faisait 15 minutes qu'il insistait pour qu'on baise, et j'en avais marre de l'entendre chouiner ; alors je me suis mise sur le dos, à poil, immobile, en lui disant « ben allez, vas-y si tu veux, amuse-toi ». Évidemment je pensais qu'il allait renoncer, que ça le dégoûterait ; mais non, il m'a quand même baisée, et je suis restée entièrement impassible, sans bouger tout du long, en le regardant fixement. Il a fini par jouir en étant en colère, maugréant que c'était archi nul, humiliant et qu'il recommencerait jamais. Il m'a fallu plusieurs années pour comprendre que ce soir là il m'avait violée. »

« Je me souviens d'un mec avec qui je sortais en vacances et qui voulait coucher avec moi alors qu'on dormait à plusieurs dans une pièce. Il s'appelait Yoni, il devait avoir 20 ans et moi 5 de moins. On était par terre dans la chambre de quelqu'un, sur une couverture, les autres dormaient dans le lit et autour de nous, ça sentait la bière pouce et le tabac froid. La télé passait des trucs de téléachat en fond. Je voulais pas. Mais qu'est ce que je pourrais bien dire ? Qu'est ce qui serait suffisamment acceptable pour ne pas passer – comble de l'ignominie – pour une meuf frigide et coincée ? Je sentais ses mains partout, je répondais juste assez pour gagner du temps et puis il s'est retourné prendre une capote dans son sac. J'avais plus temps, j'ai paniqué, j'ai dit

“c’est pas la peine”, tout doucement. Il a compris “c’est pas la semaine” et en a conclu que j’avais mes règles. Il s’est retourné en maugréant et je me suis rendormie soulagée. Pendant le reste des vacances, toute la bande s’est moqué de moi, avec cette phrase. Mais j’avais pas eu à subir son corps dans le mien. Humiliée mais gagnante. »

Elle doit l’éviter

La dernière stratégie, c’est l’abstinence : plus de sexe du tout, du moins pas avec un mec, ça reste une solution sûre pour s’éviter la galère du sexe forcé. L’évitement, ça n’est pas seulement la garantie de nuits tranquilles, c’est aussi parfois une question de santé mentale. Si la solitude peut être pesante, elle n’est pas toujours un mauvais calcul au regard de ce que pèsent en comparaison le sexe forcé et ses conséquences néfastes sur l’estime de soi, de son corps, sur son propre équilibre. Parfois, il devient tout simplement invivable de devoir composer avec ça au quotidien.

De toute façon, éviter le coït forcé, ou au moins limiter les rapports non consentis, demande, ici encore, une véritable compétence, c’est du travail. Il ne s’agit pas de formuler un refus, direct ou indirect, mais de mettre en place les conditions qui rendent l’exigence de coït socialement et/ou matériellement impossible. Dire non et que ce non soit entendu, accepté, considéré.

« J’étais dévorée par des pulsions de meurtre, de destruction à chaque fois que je baisais, ça me faisait très peur. Ça m’est arrivé avec plusieurs partenaires. Soudainement, j’étais prise d’une envie ultra forte, furieuse, de saisir un couteau, un objet tranchant, et de le massacrer là sur les draps, en hurlant de toutes mes forces. On baisait et moi de façon incontrôlable je me mettais à m’imaginer lui lat-ter la gueule à coups de talons aiguilles, le frapper à mort

en lui foutant des coups de genoux dans les couilles, dans les dents. Je ne pouvais plus continuer à supporter une vie sexuelle comme ça. »

« Quand j'étais plus jeune et moins féministe, parfois, le sexe hétéro me plongeait dans un désespoir profond que je ne comprenais pas trop moi-même. Ca m'est arrivé assez souvent de pleurer. Si j'arrivais à tenir plus des 30 secondes réglementaires avant le retrait du type, je filais à la salle de bains, pleurer en silence et rapidement. Mais parfois je n'y arrivais pas et je me mettais à pleurer dans les 5 secondes après l'éjaculation. Comme j'étais une bonne fille, je leur disais que je pleurais de plaisir, que parfois l'orgasme me faisait ça. Bizarrement aucun mec n'a jamais trop posé de question. Il m'est arrivé aussi d'être assaillie, pendant le rapport, par des visions terrifiantes où je me voyais de haut, en train de baiser ce mec ou de me faire baiser par lui. Et puis d'un coup, je me voyais me lever, ouvrir la fenêtre et me jeter dans le vide en silence. »

Elle a pas tort Dworkin, quand elle dit que *chaque femme doit développer une relation au sexe imposé*. Qu'on tente de s'y plaire, qu'on essaie de le contrôler, qu'on le refuse ou qu'on l'évite, le sexe imposé est là, dans nos vies de femmes. Jusqu'à ce qu'enfin on nous laisse tranquilles, jusqu'à ce que finalement nos corps si souvent sollicités, menacés, violentés, soient enfin devenus répugnants, mous, plissés. Jusqu'à ce qu'enfin nous n'ayons plus ni à inventer des excuses ni à serrer les dents. Jusqu'à ce que les exigences masculines soient reportées sur d'autres femmes, au corps plus neuf, plus désirable, aux refus moins fréquents. Jusqu'à ce que, en d'autres termes, ce fardeau ne soit plus le nôtre, mais celui de nos filles, de nos nièces. Le pire étant, sûrement, qu'on en soit soulagées.

Deuxième texte

En lisant la citation de Dworkin, j'ai été touchée au cœur. Ou plutôt, au sexe. En plein dans le mille. Et puis j'ai pensé à toutes les fois où j'ai tenté / réussi à y échapper, toutes les fois où j'ai pu faire un choix, où l'on n'a pas fait comme si j'étais un putain d'objet.

La première fois, j'avais 20 ans. Il y avait une soirée organisée dans une maison occupée par un groupe de mecs. Deux d'entre eux avaient sorti des matelas sur la terrasse, on était allongés en train de regarder les étoiles. Un des mecs m'a dit : "quand tu entres quelque part, tu dégages une lumière particulière". Et c'est tout. C'était la première fois qu'un type me disait quelque chose de gentil, de vraiment, sincèrement gentil, sans attendre quoi que ce soit en retour. C'était pas de la séduction, juste un truc qu'il voulait me dire et puis voilà. Il n'a pas profité de ce moment intime dans la nuit pour essayer de coucher de moi. On a juste continué à commenter les étoiles et les satellites qu'on voyait passer. Et on ne s'est pas spécialement reparlé après.

Ça me tue de penser que ce moment-là ait été si révolutionnaire pour moi.

Parce qu'à 20 ans j'avais déjà eu mon lot de sales mecs. Tous les sales mecs dont j'étais trop heureuse qu'ils s'intéressent à moi. Qui m'ont fait croire que le plus important chez moi c'était mon petit cul et ma disponibilité sur le marché de la baise.

Il y a eu celui qui est bien content d'être ton premier au lit – toi tu n'es pas sa "première" – mais qui ne proteste pas quand ses parents t'accusent de le dévoyer et te traitent de prostituée quand ils apprennent que tu prends la pilule, qui protège ses fesses de fils à papa et te laisse te faire humilier.

Celui qui t'explique que s'il te désire c'est de ta faute, tu as fait quelque chose – quoi ? – et tu peux pas faire ça puis dire non au sexe, parce qu'il souffre maintenant. Alors tu te surveilles sans savoir vraiment quoi surveiller, au cas où tu fasses le truc en question,

pour éviter d'être désirée par l'autre et lui devoir du sexe.

Celui qui te séduit, joue avec toi pendant plus d'un an, des caresses dans le dos, des baisers en soirée – il a une petite amie, et toi, un peu bête, tu attends. Il s'assure que tu lui restes disponible, pour le jour où lui prendrait l'envie de te sauter.

C'est lui qui te traite d'animal quand tu oses exprimer ce que tu désires, et qui, après avoir joué avec ton corps et tes sentiments, parle de toi à vos amis communs. Faudrait voir à pas trop donner son avis, sous peine de se voir étiqueter "folle à lier".

Celui qui te tanne pour baiser, qui en couinerait presque, sans comprendre que t'as pas envie. Ce qui est drôle rétrospectivement c'est qu'au moment où il a dit « ok » et qu'il s'est retourné dans le lit j'ai changé d'avis. Il a dû se dire que j'étais une emmerdeuse mais c'est pas ça. Simplement, je pouvais décider sans qu'il me casse les couilles.

Bref, ça c'était de 17 à 20 ans et c'est déjà suffisant, je passe sur les abus des années suivantes.

Alors la deuxième fois, mon copain de l'époque m'a demandé si j'avais déjà eu un orgasme. Non. Il a pris sur lui de remédier à ça. Il s'est intéressé à mon clitoris, longuement, chose que personne n'avait fait avant lui (pas même moi). Il mettait un point d'honneur à ce que je prenne du plaisir. Comme quoi la fierté virile peut parfois avoir du bon. Faut juste arriver à la canaliser dans le bon sens. C'est ça, j'imagine, "s'y plaire". Tirer un bénéfice secondaire du désir de l'autre imposé.

La troisième fois, je n'avais aucun désir. Depuis des mois. Le sexe avec le garçon dont j'étais complètement (et définitivement pensais-je) amoureuse ne marchait pas et assez vite je me suis rendu compte que je n'avais tout simplement pas vraiment envie. Où une fois toutes les 6 lunes. Il n'a pas chouiné. Il n'a pas insisté. Il ne m'a pas forcée. Surtout : il ne m'a pas quittée. Je crois que c'est la révolution majeure de ma vie sexuelle : la possibilité de dire non

sans avoir peur de perdre l'autre. Parce que c'est ça, non, qui fait qu'on s'arrange avec ce sexe forcé. On ne veut pas être quittée, on veut être à la hauteur – on connaît toutes l'histoire de "l'ex-petite amie", qui *elle* avait toujours envie, qui acceptait tout et goulûment. Tu parles.

Pour autant ça ne veut pas dire que je me sentais libre. Si lui ne me forçait pas, j'avais bien intégré l'injonction sociale, qui elle, ne s'arrête jamais de nous forcer. Dans ma tête je me posais mille questions sur pourquoi, comment, la normalité, mon anormalité. Pourquoi je n'avais pas envie ? Je devais être anormale. Mais comment savoir quelle est la norme à laquelle se conformer ? Il est où le mode d'emploi ? Dans Elle, Biba ? Sur internet ?

La quatrième fois, il m'a demandé ce que je voulais, de lui montrer, de lui expliquer. Il ne baisait pas comme si j'étais un objet, ni comme si j'étais la queue du Mickey (tu gagnes si tu me fais jouir). Il était aussi soucieux de son plaisir que du mien. Il m'a demandé de le pénétrer. Il n'a pas été outré quand je me suis touchée en même temps qu'il me pénétrait. Il a accepté que je garde certaines parties de mon corps pour moi parfois, avec l'interdiction d'y toucher. Je me suis amusée. J'ai perçu la part de jeu dans l'acte sexuel, qui ne m'apparaissait auparavant que comme une nébuleuse complexe, douloureuse, honteuse. Et puis, j'ai eu suffisamment confiance pour oser lui dire que j'étais aussi attirée par les femmes, alors que je n'osais pas me l'avouer à moi-même. Suffisamment confiance pour lui parler de mes peurs liées au sexe, de mes difficultés.

Et quand je n'ai pas eu envie, il ne m'a pas forcée, ne m'a pas quittée non plus. Il m'a dit « faire l'amour c'est une des choses qu'on peut faire ensemble, comme par exemple regarder un film, aller au restaurant, sortir se promener, cuisiner ». Ça me va.

Mais dans ma tête, les calculs n'arrêtent pas. Ça fait plus de 10 ans que je suis « sexuellement active », et je n'y comprends rien. J'ai l'impression que tous les mecs qui m'ont privée du temps et

de l'espace dont j'avais besoin ont cassé quelque chose dans ma machine à désirer. Je me retrouve prise – que je le veuille ou non – dans ce rapport au sexe forcé, qui vient contaminer mes maigres avancées sur le sexe ou non-sexe *choisi*. Je ne sais même pas ce que je veux. Quatre petites expériences, c'est bien peu pour réanimer ma capacité à désirer. Tout le reste du temps, on m'a juste appris à désirer être désirée, et surtout bien la fermer.

A propos des Editions Also :

On diffuse des brochures qu'on trouve pertinentes. On serait contentes de discuter avec toi. Si tu as envie de nous faire des retours, si tu veux échanger ou que tu cherches une brochure, contacte nous par mail :

editionsalso@riseup.net

Pour retrouver toutes nos brochures, clique sur le lien dans notre bio twitter :

[@EditionsALSO](https://twitter.com/EditionsALSO)